

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

ARTS VISUELS

Temporalités enchevêtrées pour Yan Giguère

Le Musée d'art de Joliette lui offre une rétrospective sobre et éclairante

17 décembre 2016 | Marie-Ève Charron - *Collaboratrice* | Arts visuels

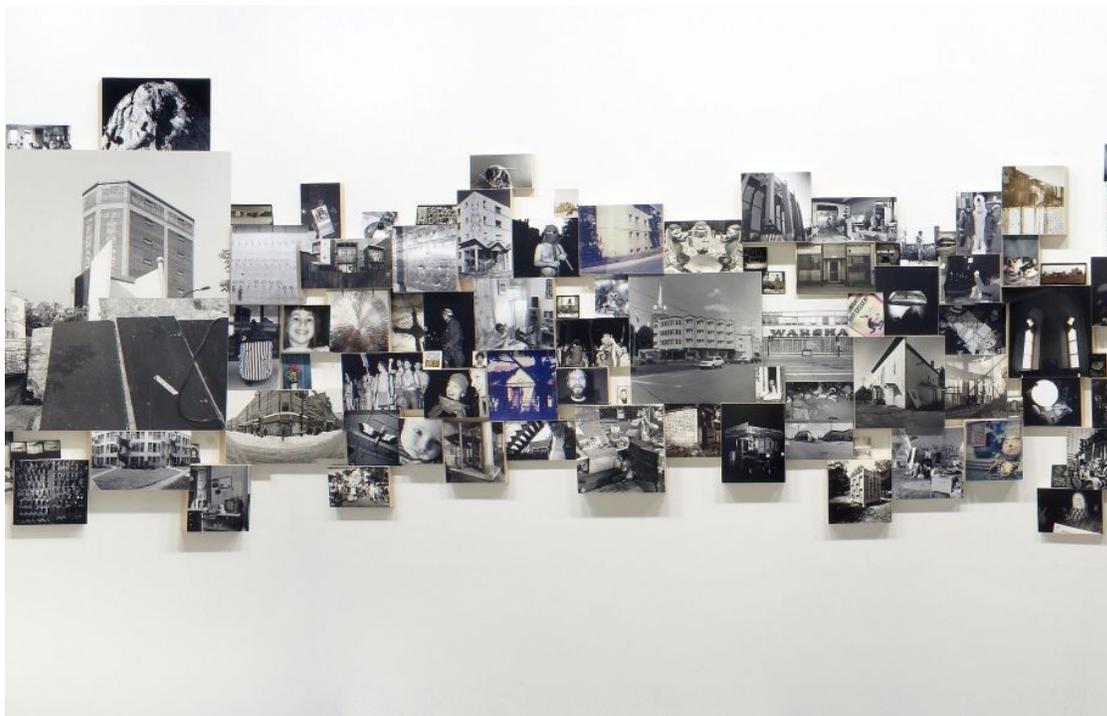


Photo: Yan Giguère

Yan Giguère, vue partielle de l'exposition «Visites libres», 2013

Il existe plus d'une façon de mener l'exercice de la rétrospective. Celle adoptée par le Musée d'art de Joliette sur le travail de Yan Giguère est on ne peut plus sobre, voire effacée, afin de mieux servir la réception des temporalités diverses incarnées dans les oeuvres, des photos assemblées.

Le coeur du parcours se compose de trois installations d'envergure présentées dans l'ordre chronologique de leur réalisation. Offertes en pourtour, deux oeuvres inédites trompent la succession linéaire de ces productions elles-mêmes fondamentalement rétives au fil temporel continu. Le regard rétrospectif de l'exposition informe sur, et met en forme, la discontinuité de la durée et les hiatus temporels à l'oeuvre dans le travail de Giguère.

Tout dans *Choisir* (2003-2007), *Attractions* (2007-2009) et *Visites libres* (2009-2013), initialement montrées dans les centres d'artistes montréalais Occurrence, Optica et Clark, concourt à l'enchevêtrement des temporalités. Que les sujets soient un événement, la vie d'une personne ou le cycle des saisons, le désordre prévaut grâce à l'association libre des images entre elles que permet d'aborder dans l'espace leur étoilement étudié et exubérant. C'est le dispositif de présentation mis au point et favorisé par Giguère, lui qui glane les images à l'envi avec des appareils argentiques variés dont il fait la collection. La technologie confond les âges et les époques d'images prises sur le vif que, au demeurant, l'artiste sélectionne, développe puis assemble méthodiquement, avec la lenteur d'un geste pensif et sensible.

Son faire a quelque chose d'anachronique, même si, en apparence, le résultat partage certains traits avec des pratiques actuelles profanes de l'image dans les médias sociaux, comme l'accumulation et la banalité de vues intimes. Il n'en est rien pourtant. À la surface s'arrête aussi la comparaison avec l'album de photos de famille, un rapprochement d'ailleurs examiné par la commissaire Marie-Claude Landry dans un essai de l'élégant catalogue judicieusement conçu pour la

Il y a aussi l'indéniable puissance d'évocation du regard amoureux sur l'élue dans *Choisir*. Même dans ces rencontres intimes entre le photographe et son modèle, il y a de la place pour s'y projeter, ce qui rend extrêmement familières des situations néanmoins toujours privées. Les scènes d'atelier de l'amoureuse, l'artiste Marie-Claude Bouthillier, disent combien la vie du couple est imbriquée à la création, dont l'exposition ici concourt paradoxalement à en préserver le monde secret.

En guise d'amorce et de conclusion au trajet, les nouvelles oeuvres donnent l'impression d'une levée et d'une fermeture de rideau tout en présentant du travail de l'artiste de nouvelles pistes d'ouverture. Le premier ensemble partage une avancée sibylline en forêt sur plusieurs petites images entassées et parfois sombres. L'autre se décline en 24 images, épurant sur la verticalité un motif végétal, une séquence animée par notre corps en déplacement au moment de quitter l'exposition. Empreinte d'une fine sensibilité pour les choses du passé, cette rétrospective se conclut avec l'impulsion résolue d'un élan tout prospectif.

Barbeau et Stankieveh

La programmation du Musée d'art de Joliette comprend d'autres expositions qu'il ne faudrait pas rater, à commencer par celle, à caractère historique, consacrée à Marcel Barbeau, décédé en janvier 2016. Il ne s'agit pas de l'exposition exhaustive qui rendra hommage à l'ensemble du travail du disparu, mais d'un regard sur une période bien circonscrite de sa carrière qui va de 1958 à 1967. Cette période est marquée par la relance de son travail grâce à l'expérience qu'il a faite de la musique avant-gardiste de Stockhausen (1928-2007). Il délaissait alors la gestualité fouguese de l'efflorescente période automatiste, pratiquée autour de Paul-Émile Borduas, pour développer un vocabulaire visuel linéaire plus systématique et contrôlé.

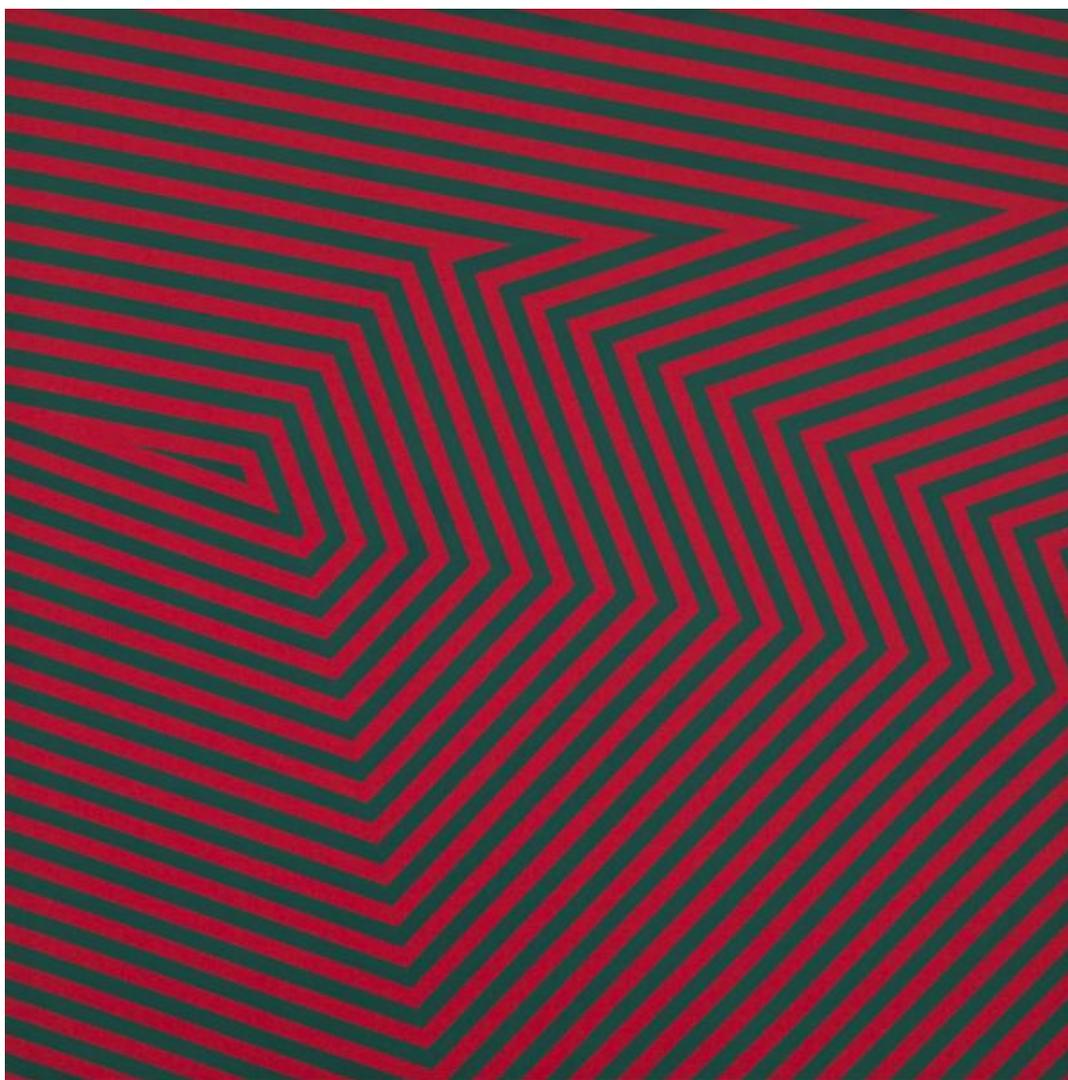


Photo: Guy L'Heureux

Les premiers exercices au crayon-feutre sur papier sont présentés comme le prélude à la féconde production qui suivra au cours d'un séjour new-yorkais, des toiles aux aplats colorés francs et toniques, capables de suggérer des distorsions visuelles. Contrairement aux oeuvres de l'Op Art desquelles elles sont rapprochées, elles auraient été réalisées sans la préparation d'un dessin, ce qui explique leur facture imparfaite, gage ici d'une singularité revendiquée.

C'est le compositeur Giacinto Scelsi (1905-1988) qui est invoqué dans l'installation de Charles Stankieveh. Au moyen d'une performance-installation, l'artiste actuel basé à Toronto revisite l'histoire mythique du compositeur qui, pendant un séjour dans un institut psychiatrique, se serait obstiné à jouer sur un piano la même note inlassablement, découvrant ainsi le potentiel du timbre.

Moins bien servie par l'espace de présentation que lorsqu'elle avait été présentée dans le « bunker » de la Parisian Laundry en 2007, l'oeuvre *Timbral* captive tout de même par sa forme répétitive et le récit fabuleux de sa réalisation.

Croisements

de Yan Giguère, «Vibrato» de Marcel Barbeau et «Timbral» de Charles Stankieveh. Au Musée d'art de Joliette, 145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil, jusqu'au 8 janvier 2017.